La poudre et l'asticot : un bon siège et un garde-manger bien garni

Autor(en): **Molles, G. / Molles, J.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **75 (1948)**

Heft 8

PDF erstellt am: **14.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-226569

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La poudre et l'asticot

Un bon siège et un garde-manger bien garni

C'était l'ouverture du chevreuil.

Cette après-midi là, nous étions parvenus dans les bois du Grand Jorat. Après avoir battu vainement les environs de Malatrey, mon collègue et moi, nous étions fourbus, nos deux chiens aussi. Déjà nous songions à regagner Châtillens lorsque mon compagnon qui, en toutes circonstances, connaît d'heureuses solutions, me déclara :

— Reste sur la grand'route, je vais aller buissonner là en bas. Peut-être les chiens me suivront-ils. Ça me paraît sentir le chevreuil ! Prends garde !

Il part sur la droite et entre dans le taillis.

Sans grande conviction, je continue mon chemin forestier, l'arme en berceau sur mon bras gauche. — J'avançais pour rester au niveau de mon maître ès chasse, me guidant sur le bruit qu'il faisait en tapant avec une baguette feuillue sur les arbustes. Je l'entendais parler tout seul parfois : « Loin - Loin, Allez oust ! Frr ! Hou ! Hou ! Rien ici... voyons là. » Les chiens restaient muets et invisibles.

Je n'avais pas fait cent mètres à ce régime que brusquement deux chevreuils bondissent dans ma direction.

Surpris d'abord, je me reprends et j'épaule. Les bêtes me voient et coupent sur leur droite pour m'éviter. Je tire mes deux coups sur le premier chevreuil, un gros mâle. Les bêtes disparaissent, comme si rien ne s'était passé, derrière un fourré. Enfin, j'entends les chiens qui ont pris la piste et se mettent à hurler. Mon compagnon sorti des taillis me crie :

— Alors ?

— Ma foi, ils étaient deux, j'ai visé, ils se sont enfuis par là !

J'étais désespéré.

— Bon ! me crie-t-il, je suis les chiens.

Suivre les chiens ! oui, mais... Diane, toute jeune à cette époque, tournait en rond, puis s'arrêtait. Le Turco avait disparu et s'était tu aussi.

Mon collègue s'arrêta dans sa course.

— Tu entends quelque chose ?

— Non, rien.

— Ça alors ! le chevreuil doit être bas, cherchons.

Nous fouillons vainement creux, buissons, ronciers pendant plus d'une heure. Diane se léchait dans un coin. Toujours pas de trace de Turco que nous appelions de temps en temps et que nous cornions. Mains et visages en sang, nos chapeaux, où flottaient des toiles d'araignées, ruisselants d'aiguilles de sapin, nous tînmes conseil.

— Allons jusqu'au ruisseau, le chevreuil blessé s'y réfugie souvent ! me dit mon compagnon.

Maudissant Turco qui aurait pu nous être si utile, nous gagnâmes les bords d'un ruisselet à contre-bas.

— Descends-le, moi je le remonte de ce côté. Ouvre les yeux !

J'avais déjà fait, en trébuchant dans les racines et les ronces, plus de cinq cents mètres, quand j'entends au loin la cornette de mon collègue.

Comme un fou, je remonte le ruisseau des ailes aux pieds.

— Où êtes-vous ? criai-je en bondissant.

— Par là, par là, fait la voix encore lointaine de mon ami.

Je coupe droit dans la direction de l'appel.

— Viens donc voir ça, le tableau en vaut la peine !...

Alors je vis :

Au détour du ruisselet, sur la mousse, était étendu un magnifique bock et, sur les flancs de la bête, couché en rond, museau enfoui sous sa queue et son derrière... Turco, Turco qui dormait. A mon arrivée, sans remuer, il ouvrit un œil qu'il referma aussitôt.

CHEMISERIE **LANG**
A LA VILLE DE NAPLES
Articles de qualité pr Messieurs
Spécialiste de la **CRAVATE ÉLÉGANTE**
Angle Bel-Air – Mauborget — Téléphone 3 53 47

— Et voilà, me dit mon ami, il faudra lui trouver un autre coussin, à ce coquin-là.

Ce coquin de Turco avait son idée certainement en ne donnant pas signe de vie. — Paix à ses cendres, n'en disons pas de mal. Après tout, c'était un chien de chasse. Irions-nous lui reprocher de chasser... pour lui ?

Le Pêcheur en Eau... Trouble

En haut, Les Vaux, avec ses sous-bois, ses coins à morilles et ses odeurs de conifères ; au milieu, le Moulin, moderne, affreux, vert-mal-défini, bloquant le paysage quand on est à son pied... en bas, le village. De haut en bas, en passant par le Moulin vert-mal-défini, et ceci tout au long : la Lembaz.

A un bout du village, Riquet ; à l'autre : le Café du Coin ; au haut d'une pente : la Gendarmerie. Tout ça quelque part dans la Broye.

Une de ces toute vieille rivalité « bournait » depuis longtemps, d'une part Riquet et le ruisseau, et de l'autre Riquet et la Gendarmerie ; Riquet prétendait que le poisson que trimbalait le ruisseau ne devait pas y rester éternellement, et le gendarme n'était de son avis que lorsque pour le prendre au dit ruisseau, on se servait d'engins réglementaires dans des périodes de l'année bien déterminées et en tout cas pas de ses deux mains. La Lembaz, elle, de son côté, soufflait sur le feu, elle trimbalait le plus de poissons possible et des tout gros, à une époque où la pêche est strictement fermée, même avec des engins réglementaires.

Riquet rongeait son frein... ses deux mains maigres rebouillaient dans ses poches de pantalon le bout de ficelle, le vaste mouchoir, le couteau militaire, de la menue monnaie, deux cuillers à truites aux hameçons cassés, environ 50 grammes de plombs fendus, deux boîtes à vers de bois, vides, un paquet de Burrus, une vieille pipe et une médaille de St-Christophe... Les mains de Riquet étaient de terribles engins de pêche... Le gendarme louchait souvent sur les mains de Riquet.

Le ruisseau, malgré son murmure tranquille et endormeur, malgré ses saules poétiques, malgré sa jolie façon de dérouler son ruban argenté à travers vaux et campagnes, le ruisseau monta le coup... tout simplement, il se mit à trimbaler une truite, mais alors quelle truite ! Noire dessus, dorée dessous, des points rouges comme des signaux de tramways, une vraie deux kilos sur la balance, c'est celui qui l'a mangée qui me l'a dit, c'est vous dire si c'est sûr... Riquet a sorti les mains de ses poches... la truite a volé sur un tas de sciure, fait quelques bonds, puis ne bougea plus, histoire, sans doute, de voir ce qui allait se passer. Riquet a remis ses mains dans ses poches et recommença à triturer son petit bazar portatif... La Lembaz ne fit semblant de rien et continua de dérouler son ruban argenté en un murmure tranquille et endormeur.

Riquet, une heure plus tard, estimant le gendarme à sa gendarmerie, rêvant à la capture de sinistres bandits, Riquet revint chercher sa truite. Elle n'y était plus, celui qui l'a mangée, et qui me l'a dit, avait vu le manège et, estimant que la sciure n'est rien de bien pour une truite, l'a mise dans sa poêle.

Riquet, furieux, alla au Café du Coin noyer sa rage; il la noya trop, et lui, le taciturne, devint loquace... trop loquace. Il discute à cette heure avec le gendarme qui a sorti son calepin, don de l'Etat, et ils n'ont pas l'air d'accord...

La Lembaz, elle, depuis les Vaux jusqu'à la Broye en passant par le Moulin vert-mal-défini, et le village, continue à dérouler son ruban d'argent et son murmure tranquille et endormeur qui ressemble diablement à un petit rire moqueur.

Le fusil à deux coups :
G. et J. Molles.

LOTERIE ROMANDE

Tirage : **8 mai**